

## RAID NOCTURNE

« **T**U m'accompagnes? »  
Je sursaute quasiment lorsque Hugues me propose de venir avec lui. Je commençais à avoir les yeux qui se croisaient à force de fixer le journal ou les écrans de contrôle. Les mots, les schémas et les chiffres prenaient de drôles de configurations.

Il est 2 heures du matin, encore trois heures à tenir. Dans la salle de contrôle, on est tous en phase basse. Ce n'est pas seulement une question de rythmes biologiques : la nuit, c'est fait pour dormir, pas pour bosser. On a tous fait en sorte que le boulot à effectuer soit terminé et maintenant, on tue le temps jusqu'à ce que les copains de la relève viennent nous remplacer. David et Dédé tirent sur leur clope dans le réfectoire, François joue à la réussite Freecell installée sur le PC, Luc s'endort quasiment malgré (ou à cause) du ronronnement des turbines, quant à moi, je n'arrive pas à trouver un quelconque intérêt aux articles du journal. C'est donc dans cet état d'esprit que je réponds favorablement à l'invitation d'Hugues.

L'atelier marche à son rythme de croisière (plutôt bien) ce qui n'arrive pas si souvent, alors autant en profiter.

Je quitte mon siège et prévient François que nous sortons de l'atelier pour une demi-heure. Nous branchons nos postes de radio et je fais un essai de micro, afin de rester en contact et d'être averti en cas de problème.

Hugues m'explique qu'il a besoin de trouver une bache en plastique car il fait des travaux chez lui. Petite sortie classique. Avant, il suffisait de demander aux contre-maîtres, mais maintenant, avec toutes les mesures d'économie préconisées dans l'usine, demander quelques mètres de film plastique c'est comme leur arracher le cœur. Alors il faut se débrouiller par soi-même.

Hugues et moi sortons par le sas. Pour aller plus vite nous empruntons deux vélos de service qui nous servent à nous déplacer rapidement d'un bout à l'autre de l'unité lorsqu'il faut vite fermer une vanne, vérifier si tel matériel fonctionne correctement, ou voir s'il n'y a pas une fuite.

Il fait doux en cette nuit de mai et c'est même agréable de sortir. Malgré tout, l'usine crache toujours ses fumées empoisonnées et il semble que, ce soir, ce soit encore plus visible que d'habitude. Le taux de pollution menace d'être élevé et les voyants vont encore être dans le rouge. Ça n'a pas l'air d'inquiéter plus que ça. C'est fou d'avoir son salaire lié à des activités qui empoisonnent la vie.

Je le dis et le redirai souvent, mais une usine, la nuit, c'est plutôt beau. C'est presque magique. Comme un autre monde, avec ses bruits, ses couleurs, ses éclairages. Une rencontre d'un autre type. Nous sommes peu nombreux, de moins en moins nombreux, la nuit, à faire tourner les machines, sans contremaîtres, sans ingénieurs et sans patron. C'est comme un sentiment, peut-être pas de liberté, mais de quelque chose d'approchant : comme si on était les maîtres à bord. Comme si on pouvait faire ce que bon nous semble. Je sais que ce n'est qu'une illusion mais – outre le salaire –, ce sont des petites choses comme ça qui nous font tenir.

Trêve de bavardage.

\* \*  
\*

Une usine, la plupart du temps, c'est plat et y faire du vélo est agréable, il n'y a pas besoin de fournir d'efforts

importants pour se déplacer. À part lorsqu'on passe dans les flaques de boue d'engrais qui sont de vrais casse-gueules, on n'a qu'à se laisser aller. Nous longeons les lignes SNCF sur lesquelles stationnent des wagons remplis de produits fabriqués dans l'usine qui attendent le départ et qui constituent des stocks mobiles – flux tendus obligent. Le but à atteindre ce sont les entrepôts et les hangars, seuls endroits susceptibles de détenir ce que nous cherchons.

Nous laissons nos vélos près de la porte du premier hangar, le hangar B. La porte est franchement lourde et nous ne sommes pas trop de deux pour la faire coulisser. Hugues pénètre dans les lieux le premier, je le suis.

En entrant, je sais que ce n'est pas le bon endroit : sous une lumière orangée, plusieurs énormes tas d'engrais s'étaient. Nous continuons quand même. Je fais signe à Hugues de longer les murs car il y a des caméras qui surveillent le site et ce n'est pas la peine de se faire voir. Des pigeons, dérangés par notre présence inhabituelle, s'envolent.

À l'autre bout du hangar, complètement dans le noir, il y a peut-être de quoi faire le bonheur d'Hugues, sait-on jamais. À tâtons, je trouve un interrupteur et les néons s'allument dans de multiples crépitements. Une lumière irréelle s'installe.

– T'es con, me dit Hugues, on va se faire repérer.

– T'en fais pas. De toute façon, c'est pas dans ce hangar qu'on trouvera quoi que ce soit.

Il n'y a que des engins pour transporter les engrais : chouleurs, tractopelles et Caterpillar en stationnement. Pas de matériel d'ensilage. Il n'y a rien à prendre ici, à part de l'engrais qu'on entend toujours se déverser par des trémies énormes.

Même l'engrais, on ne nous en donne plus, alors que c'est ce que nous fabriquons ici. Il faut qu'ils nous réduisent tout. Avec notre vie citadine, il est vrai qu'on n'en a plus tellement besoin, mais certains d'entre nous échangeaient encore leur sac annuel d'engrais contre un sac de

pommes de terre – par exemple – à un agriculteur de leur connaissance.

Aujourd'hui, la plupart d'entre nous ont plutôt tendance à boycotter les engrais, d'une part parce que ça représente notre exploitation, et ce de façon consciente ou inconsciente, et d'autre part, parce que nous savons comment c'est fait et ce que ça représente de sueur et de pollution. Beaucoup d'employés de l'usine se sont même convertis à la culture biologique. D'ailleurs, imaginez s'il fallait qu'on saupoudre notre petit carré de gazon de ces engrais : il faudrait passer la tondeuse sans arrêt.

Nous terminons la visite. C'était juste pour faire durer le plaisir, pour que notre balade dure plus longtemps. Après avoir éteint les néons, nous sortons et reprenons nos vélos.

À cette heure-ci, les vigiles ne font pas leur ronde, en vélo ou en 4x4, mais nous cherchons dans l'obscurité, si nous voyons des phares ou des lampes s'approcher. Rien. Tant mieux pour nous. De toute manière, si on croisait ces types, causer cinq minutes avec eux dédramatiserait l'affaire.

\* \*  
\*

Le hangar suivant où nous atterrissons est le bon. Je le vois dès l'entrée. C'est celui de l'ensachage, là où on manutentionne, là où les gars remplissent et transportent les sacs d'engrais avant qu'ils soient acheminés vers les coopératives agricoles. Le problème de cet entrepôt, c'est que son entrée principale se situe juste en face de la guérite du gardien et qu'il ne vaut mieux pas réveiller le chien qui dort. Connaissant les lieux, je me souviens d'une petite porte sur le côté. Reste qu'elle soit ouverte.

Coup de pot, elle l'est.

Nous laissons nos vélos dans un des coins obscurs et nous nous glissons dans les lieux. Là encore, les premiers surpris sont les pigeons qui s'envolent dans tous les sens.

Hugues est de nouveau passé devant, il semble reconnaître les lieux et, malgré la noirceur de l'endroit, il sait où

se diriger. Nous nous retrouvons rapidement devant une gigantesque armoire grillagée dans laquelle sont entreposés des milliers de sacs encore intacts et des rouleaux de plastique épais.

– Merde, dit Hugues.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Y a un cadenas.

– Va falloir le casser.

– Oui mais ça va se voir. Ils vont savoir qu'on est venus se servir cette nuit.

C'est au moment où je vais lui demander s'il préfère qu'on fasse demi-tour qu'un faisceau lumineux éblouissant nous éclaire simultanément et qu'une voix crie :

– Je vous y prends, petits merdeux !

Ça y est, on est coincés. On est même cuits, parce que pour dérisoire que puisse être le vol qu'on s'apprêtait à perpétrer, c'est le même tarif pour tout le monde : la porte, sans autre forme de procès. On pourra toujours épiloguer sur certains avantages en nature, sur certains matériaux et ustensiles que seuls des cadres ont pu sortir ou acquérir de façon pas très honnête, c'est ainsi.

Je me dis qu'il va encore falloir parlementer, discuter pour arranger les choses... Mais, en même temps, cette voix...

Les rayons de la Maglight s'approchent encore et son propriétaire éclate de rire :

– C'est pas le tout d'être dans l'usine depuis si longtemps, encore faut-il en connaître les ficelles.

Cette voix...

L'intrus s'approche encore un peu et je le reconnais. Dany est un vieux copain qui travaille dans un autre atelier.

– Qu'est-ce que tu fous là ?

– Bah, comme vous... Je farfouille... En fait, la nuit, il faut que je vadrouille dans l'usine. C'est plus fort que moi : je dois faire ma petite balade. Il faut que je fasse ma tournée du propriétaire.

– Tu cherches quelque chose ?

– Non, je ne cherche pas, je trouve.

Il se tait. C'est un grand solitaire qui se mêle rarement aux autres. On sent qu'il a son univers bien à lui, mais il ne le dévoile pas à ses collègues. Il parle peu habituellement, et là, c'est comme s'il avait parlé pour la journée, pour toute la nuit plutôt.

– Allez, venez avec moi, dit-il. Et nous le suivons, contents d'avoir trouvé un guide.

Dany nous entraîne vers les bureaux des chefs d'équipe et du contremaître. Il est un peu excité, nerveux et content à la fois, de nous faire découvrir un de ses secrets. Les pièces sont faiblement éclairées par la lumière orangée des lampadaires extérieurs.

– Qu'est-ce que vous êtes venus chercher, en fait ?

– Juste quelques mètres de film plastique épais parce que j'ai de la peinture à faire.

– C'est tout ?

– Hé oui...

– J'vous fais visiter les lieux et on y va.

Nous pénétrons dans le premier bureau. C'est un local fonctionnel. Dany se dirige vers le mur de gauche et décroche un trousseau de clés. C'est comme s'il était chez lui.

– Voilà ce dont vous avez besoin : les clés du paradis. »

Puis, il ouvre les tiroirs des placards et des bureaux :

– Vous ne voulez rien d'autre : outils, cordes, vis, clous ?

Non, ça va comme ça, on se sert ailleurs. Dany nous fait signe de le suivre, un peu comme un Sioux dans un vieux western. Nous sortons de cette pièce pour aller vers une porte fermée. Dany cherche la clé dans le trousseau et ouvre.

– C'est le bureau de Riton, vous voyez qui c'est ? On acquiesce. Dany fonce directement vers un placard, lui aussi fermé à clé. De nouveau il farfouille dans le trousseau et en extrait la bonne clé. La porte s'ouvre.

– Hé, regardez !

Une pin-up, nue et grand format apparaît à l'intérieur de la porte du placard, mais ce n'est pas surprenant : pas mal de collègues affichent ce genre de décoration dans leur armoire. C'est peut-être parce qu'il y a peu de femmes dans l'usine, ou alors c'est parce que tout ce temps passé à l'usine, c'est du temps perdu, pendant lequel on ne peut pas faire l'amour et qui entraîne de la frustration. C'est comme ça. Deux copines du syndicat avaient quelque peu culpabilisé les mecs, pendant un temps, et ça avait disparu, mais là, je m'aperçois que ça revient. Nous nous approchons et tombons sur une pile de vieux *Playboy*, *Lui* et autres revues beaucoup plus hard.

– Ah, le cochon ! dis-je, Riton cache bien son jeu.

Ça me fait marrer de penser à ce vieux Riton, avec son air sévère, en train de feuilleter ces magazines, en cachette sans doute, dans les w.-c. peut-être. Pourtant, hormis le placard, son bureau est très soft : il n'y a même pas de calendrier « de charme » d'accroché. Juste une vue des Alpes.

– Hé oui, on a tous son petit jardin secret, philosophe Dany.

Dans l'usine, pour tenir, chacun se construit sa niche.

– Mais venez voir, c'est pas fini.

Dany referme le placard et nous entraîne dans le bureau du contremaître. Je n'y suis jamais entré et je crois qu'il n'y a pas grand monde qui y pénètre. Dany ouvre la porte et là, on n'a même pas besoin d'entrer. Sur tout un mur, une affiche de quatre mètres sur trois s'impose. C'est une publicité pour le Club Med : sur un fond bleu turquoise des mers du Sud, une fille vue de dos regarde la mer et juste ce seul mot : « LIBERTÉ ».

Houla ! Pas besoin de faire un dessin : le contremaître de ces lieux a d'autres aspirations que de s'occuper des expéditions d'engrais.

On en est tous là, c'est fou. Même nos pousse-culs ne se satisfont pas des valeurs distillées par nos patrons. Tout se perd.

– Dans son bureau, je peux vous dire, ajoute Dany, qu'il y a une bouteille de vieux rhum. Ça doit l'aider à rêver aux Antilles.

– C'est pas tout ça, dis-je, mais on n'est pas là pour faire du tourisme, sinon on va faire du rab. Et puis les copains vont se demander ce qu'on fabrique.

– D'accord, on y va, mais ça valait le coup d'être vu.

– Ça ne fait que me conforter dans mes idées sur le travail.

– C'est pour ça que j'ai tenu à vous montrer ça.

Nous quittons les bureaux et retournons dans la grande salle d'ensachage. L'armoire grillagée n'a pas de secret pour Dany, qui trouve le sésame dans le trousseau. Hugues et moi, nous nous faufileons dans l'armoire et empoignons le rouleau de film plastique. Nous en tirons des mètres et des mètres, bien plus qu'Hugues n'en aura besoin. Puis à l'aide d'un cutter, nous prélevons notre butin. Enfin, nous roulons et plions le film pour qu'il prenne le moins de place possible, car il faudra bien passer devant le gardien pour sortir. Le tour est joué.

Nous ressortons de l'armoire et Dany referme le cadenas.

– Attendez-moi là, je ramène les clés et on sort ensemble. Pas de problème.

Quelques minutes plus tard, sa silhouette réapparaît courant vers nous.

– Au moment où j'ai raccroché les clés, j'ai vu le gardien qui se dirigeait vers le hangar.

Il ajoute :

– C'est La Légion qui est de garde cette nuit.

Il n'a pas besoin d'en dire davantage. La Légion est le pire des gardiens : celui qui cherche la petite bête, celui qui emmerde tout le monde, celui qui applique le règlement à la lettre. Un facho, qui plus est, qui cherche à nuire à tout moment. Et c'est pire si vous avez le teint quelque peu basané.

Personne, dans l'usine, ne le porte dans son cœur. C'est bien simple : tout le monde lui demande quand il va partir

en retraite. Non pas pour lui souhaiter un bon repos mais pour savoir quand il va enfin débarrasser le plancher. Et avec lui, ce n'est même pas la peine d'essayer de discuter : il ne veut jamais rien entendre.

L'évocation de La Légion et c'est tout de suite l'envie de lui faire une blague. Inutile de se concerter. Dany nous propose de nous placer à différents endroits de l'entrepôt et nous obéissons.

Chacun, protégé par l'obscurité, attend La Légion. Derrière une colonne de béton, je suis les événements. La porte principale s'ouvre et sa silhouette apparaît. Il n'a qu'une vieille lampe de poche qui n'éclaire pas grand-chose, il n'a pas notre matériel. Il s'avance lentement comme s'il n'était pas très rassuré. Lorsqu'il parvient au centre du hangar, Dany lance un grand «hou» guttural. Dans ce lieu et dans la nuit, son cri est vraiment impressionnant. La Légion sursaute, c'est évident.

– Qu'est-ce qui se passe?aboie-t-il. Faites pas les cons. Je sais que vous êtes là.

Je laisse un peu de silence s'installer pour ménager mon effet, puis je hurle un bon coup. La lampe de La Légion s'agite, cherche désespérément une présence humaine. Hugues, à son tour, lâche un cri.

– Faites pas les cons!

La Légion a perdu son assurance habituelle. C'est vrai qu'on joue sur du velours : l'usine, la nuit, est impressionnante avec ses zones d'ombre, ses bruits bizarres, ses endroits déserts. Seul, la nuit, dans ces lieux, il m'est arrivé de ne pas en mener large.

Dany beugle de nouveau et c'est le coup de grâce. La Légion quitte les lieux en courant. Il referme la porte dans un grand bruit et on l'entend même mettre une chaîne pour condamner la porte.

Lorsque nous sommes vraiment sûrs que La Légion est bien parti, nous quittons nos abris et nous retrouvons, tous les trois, près de l'armoire métallique. Nous rigolons

comme des collégiens qui viennent de faire une bonne farce. Il ne nous faut pas grand-chose, faut dire, mais nous ne sommes pas à fomenter des révolutions tous les jours... Ça se saurait.

Dany fait signe de se calmer et prend un air de comploteur :

– Maintenant, il faut qu'on parte. La Légion risque de revenir avec un vigile.

– Ça m'étonnerait, lui dis-je. Il n'osera jamais avouer qu'il a eu la trouille. Tout le monde l'apprendrait et il sait très bien qu'il deviendrait un sujet de rigolade.

– Ce qu'il est déjà.

– Bon, allez, on se casse, conclut Hughes.

Nous prenons nos cliques et nos claques et sortons par la petite porte, puis nous saluons Dany qui prend une route opposée.

– À la prochaine, lui dis-je.

– Vous savez où me trouver quand on est de nuit.

Sur nos vélos, l'air vif se fait sentir. Hugues pense qu'il est plus prudent d'attendre quelques jours pour sortir la bâche, parce que La Légion risque d'être sur ses gardes pendant un moment.

– Tout ça pour un bout de film plastique...

C'est à ce moment que la voix de François retentit dans ma radio :

– Qu'est-ce que vous foutez ?

Il semble un peu énervé. Je lui réponds qu'on est sur la route du retour.

Lorsque nous arrivons dans la salle de contrôle, tout le monde est figé dans la même attitude que lorsque nous sommes partis, comme si le temps s'était arrêté. François nous demande si la pêche a été bonne. Il semble moins irrité que sa voix ne me l'avait fait penser. Hugues lui répond et nous nous séparons. Je me dirige vers le réfectoire et Hugues va planquer le plastique dans son placard.

David vient vers moi, en soupirant :

– Je sais pas pour toi, mais cette nuit, ça passe pas. Encore deux heures à tenir. J'ai l'impression que les minutes n'avancent pas et qu'on n'en verra pas le bout.

Je ne lui réponds pas, car ce sentiment je le ressens trop souvent. Il n'y a que cette nuit où notre petite expédition a mis du piment à nos heures perdues. Je m'assois avec lui pour causer cinq minutes. La nuit va reprendre son cours normal.

\* \*  
\*

À 5 heures du mat', lorsque nous sortons, en passant devant la guérite du gardien, nous n'en menons pas large, des fois que La Légion nous ait repairés... Mais il n'a pas fait de vieux os et il est déjà parti.